

A chacun sa lettre

« Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? » Kafka

« J'attends que quelque chose se passe... »

Publié le 22 juillet 2013 par [achacunsalettre](#)

La Chute, Denis Darzacq

préface de Marie Desplechin

Filigranes éditions, avril 2013

68 pages, 25€

Caer en vertical. Sueño sin fin de la caída. Qué repentina formación el ala.

Tomber à la verticale. Rêve sans fin de la chute. Quelle forme soudaine, l'aile.

José Ángel Valente, *Fragments d'un livre futur* (trad. J. Ancet)

Des formes sont à naître. Peut-être les premiers signes d'un geste non médité, d'une marche irréfléchie, d'une main qui se tend, hors de tout contrôle, ou alors d'une danse écrite, liée, saccadée, d'un (en)vol. L'espace est une même et une autre toile à pénétrer. Il ne s'agit déjà plus de temps, ni d'épreuves du temps, ni de la conscience d'une succession d'instant, mais de celle d'une matière – chair et éther. Comment ce qui se meut, se tord, s'arrache au sol, s'articule dans le changement et dans l'immuable. Crie quelque chose de la phrase d'un corps. Ce sont autant de touches, d'atteintes, en différents endroits, de rencontres. Même dans l'immobilité, lieu de dialogue souvent muet entre les matières. C'est presque un jeu sans règles préétablies, un jeu essentiel et, surtout, essentiellement libre. Par ce dialogue sans cesse engagé, les matières racontent la plus douce des luttes, entre le créé et ce qui est à créer, l'histoire d'un informé lancé dans l'apprentissage de la forme, l'histoire d'une grâce qu'une énergie rejoint soudain. Au plus vrai de l'être, la chorégraphie des substances possède aussi son propre cri – non loin de l'*ousia* grecque.

Ce mouvement est autant une « touche » qu'une « tache ». Une aile tombe, après une injonction subite et répétée, une, deux, une infinité de fois : « Jette-toi ! ». Le décor à plat est une même et une autre toile à pénétrer ; il est dans l'attente de son « spectacle », de son « aventure » : *Le point de départ est la surface à animer (...) et la première tache de couleur ou d'encre qu'on y jette : l'effet qui en résulte, l'aventure qui en résulte.* (Dubuffet) Et ces taches qui naissent à la verticale, ces corps en apnée qui s'élèvent et chutent, sous l'injonction subite et répétée du photographe, disent une forme, qui se déforme, qui s'inscrit.

Ils semblent danser sans surface. Faire danser l'air en eux et autour d'eux. Ailleurs, un œil les fixe ; on croit deviner le sourire permanent du photographe, entendre ses indices. Ils sont loin, ceux qui bougent. Le premier cadre oublie même quelques branches et ne retient que leur ombre, et le dessin de celle du corps semble différent de la masse initiale. Le tableau est dédoublé : ils paraissent être deux à se mouvoir. L'un se trace à la verticale, chute, projeté entre l'éther et la surface d'un immeuble ; l'autre, à l'horizontale, est écrasé sur le sol et pourtant lancé dans une course folle et impossible.

Cela respire au moment précis où cela pourrait s'étouffer ; c'est un défi – à l'apesanteur, au centre, au béton ou à la terre sur laquelle les pas ne se posent plus exclusivement. Une marche dans les airs. Denis Darzacq conduit les corps et les mouvements des corps échappés d'un quelconque ordre : autre chose est en jeu. Il cerne des attitudes, des cambrures, des positions allongées ou pliées, capte des profils, des genoux, des pieds, des ventres, des cheveux. Ce n'est plus seulement une marche, mais une danse.

Cela se déclenche au moment précis de la détente – sèche. Lorsque le corps est soulevé, haut, parfois plus haut encore. On comprend alors qu'il s'agit de la mise en scène d'une ouverture : il y a, dans la chute, une béance

créatrice par une *suspension*. Le déclic se focalise sur un frottement entre l'air et la matière, et il suffit d'une impulsion, parfois douloureuse, parfois souffrante, pour actualiser l'œuvre et la rendre ainsi réalisable.

À force de regarder, on finit par voir.

Le photographe choisit un cadre : c'est en *hiver, sous des ciels brouillés*. La saison de chutes multiples, par les traits d'une pluie ou d'une neige qui unissent les hauteurs et le sol.

Il opte pour le décor d'une *ville sans qualité, ni atroce, ni merveilleuse*. Privilège d'un terreau vierge à investir, non marqué au préalable. Anonyme. Tout pourra donc s'écrire à partir de lui, tout peut prendre naissance depuis lui. Le lieu importe peu, finalement, tant qu'il mime un vide à combler, pour une faible part, dans un geste immense.

La préférence va aux couleurs de *Paris, des tonalités de gris ou de bleu*. Ces couleurs de quartiers bétonnés qui trahissent le langage d'une architecture derrière laquelle se cachent des conflits et des désolations. Des espoirs, aussi.

Et, enfin, il sélectionne ses acteurs et leurs vêtements : ce sont tous des danseurs, de *hip hop*, de *break dance*, des artisans qui parlent avec leurs corps plutôt qu'avec leur bouche. Denis Darzacq formule un paysage et, à travers lui, les détails de ce paysage qui pourront se former seuls. Il fournit une grille aux *ensembles*, mais une liberté aux particularités. Il passe ainsi souvent au silence les expressions des visages, tait les guides, coud les lèvres. Car cela doit passer par autre chose.

L'interprétation de la chute est donc plurielle : elle ne répond correctement à aucune question. S'agit-il d'une retombée ou d'une ascension – assiste-t-on à un commencement ou à une mort ? Ce peut être une émergence autant qu'un suicide, une issue ou un enfermement. Mais, à aucun moment pourtant, les photographies ne se laissent interpréter comme des métaphores. Ce sont des données brutes, des corps en acte.

Ces mouvements ne traduisent pas une chute, ne reflètent pas un malaise : ils sont la chute, ils sont le malaise. Ils proposent une nouvelle écriture des banlieues, de maux communs. Le photographe dit autant que le danseur, et c'est un dire « vrai ». C'est sans doute la raison pour laquelle Marie Desplechin évoque la *résistance* liée au travail de Denis Darzacq, éminemment englobant : les corps sont seuls et s'inscrivent dans un ensemble, et donc, dans une possibilité. *Nous avons décidé de faire avec, et pour, et non contre, malgré, ou sans. C'était (...) une certaine manière d'agrandir le monde autour de nous, en sortant des normes dans lesquelles nous vivions si volontiers enfermés – sociales, culturelles, physiques, mentales. Comme si nous ne pouvions revenir à nous qu'en opérant un détour par d'autres (...).*

La Chute est un témoignage et le photographe à la fois artiste et journaliste (aussi peut-il avouer lui-même que chaque cliché est *document et spectacle*) : (...) *quand j'ai lu dans les journaux que ces jeunes, ou leurs proches, sont des énergumènes indisciplinés, je retourne voir mes photos. Elles sont assez conventionnelles, mais elles fixent quelque chose d'extraordinaire : des corps bondissants qui semblent jaillir de l'image. Elles sont le démenti à tout ce que l'on peut dire d'une jeunesse amorphe et passive. Et elles me confortent dans l'idée que, quand on persiste dans le projet qu'on s'est donné, malgré tout, on finit par y arriver.*

Les danseurs fendent l'air, défont dans leurs gestes les trottoirs parfois craquelés, les rambardes, les troncs d'arbres et les murs taggués, se fondent en eux. Rarement, leur main ou leur pied ne vient encore effleurer le sol ; ils forment des nœuds indépendants, implorant, explosant. Des nœuds qui tournent, qui forcent, qui résistent. Aucune retouche n'a été nécessaire, aucun logiciel ne se superpose à ce qui se voit, rien ne trahit l'œil, alors même que les positions, la hauteur, la lévitation, semblent impossibles. Denis Darzacq paraît dire « et pourtant... » à l'intérieur de chacun de ses cadres. Il paraît dire qu'un *partage* demeure possible malgré tout ; cette complicité entre celui qui photographie et celui qui est photographié, étendue à celui qui ne se contente plus seulement de *regarder* les choses du monde, mais qui les *voit*.

La chute serait alors l'expression d'une épreuve, le tracé figé d'un passage : l'ouverture d'un chemin.

Les ailes nous manquent, mais nous avons toujours assez de forces pour tomber.

Paul Claudel, *Positions et propositions*

Cathia Engelbach

Ce que révèle le corps

[La présentation de l'éditeur](#)

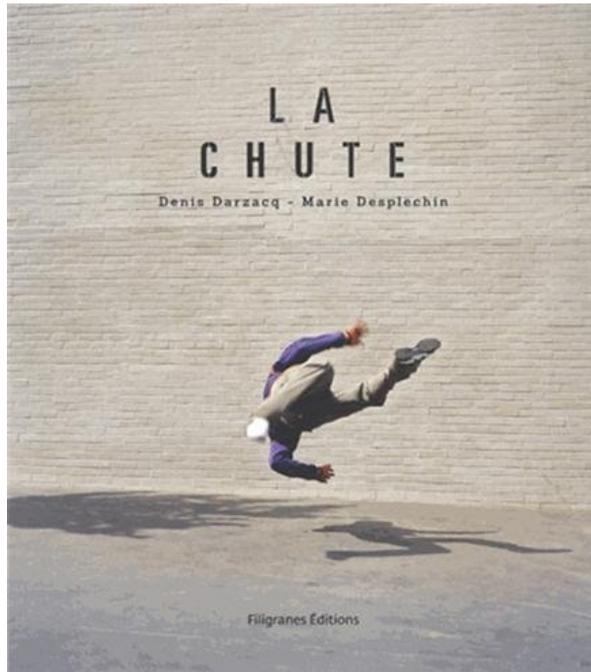
[Un reportage consacré au travail de Denis Darzacq sur le site de l'éditeur](#)

[Le site de Denis Darzacq](#)

[Un extrait du film *Denis Darzacq, photographe*, réalisé par Manuela Dalle \(Arte, 2010\)](#)

[Un article intéressant sur cette série d'Angélique Chrisafis \(The Guardian – en anglais\)](#)

[Denis Darzacq est représenté par l'Agence VU](#)



Recommend

2 people recommend this. Be the first of your friends.

Cette entrée a été publiée dans [Lettres sur pellicule](#), avec comme mot(s)-clef(s) [Denis Darzacq](#), [Marie Desplechin](#), [photographie](#). Vous pouvez la mettre en favoris avec [ce permalien](#). | [Alerter](#) |

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress